e-Migrinter

11 | 2013

Et l'immobilité dans la circulation ?

Enfermement et mobilités : les détenus et leurs proches à l'épreuve de l'incarcération

Lucie Bony

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/e-migrinter/312>

DOI : 10.4000/e-migrinter.312

ISSN : 1961-9685

Éditeur

UMR 7301 - Migrinter

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 127-136

ISSN : 1961-9685

Référence électronique

Lucie Bony, « Enfermement et mobilités : les détenus et leurs proches à l'épreuve de l'incarcération », *e-Migrinter* [En ligne], 11 | 2013, mis en ligne le , consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/e-migrinter/312> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/e-migrinter.312>

Tous droits réservés

Enfermement et mobilités : les détenus et leurs proches à l'épreuve de l'incarcération

Lucie Bony

Le constat selon lequel « les lieux d'enfermement sont étroitement liés à des circuits et des flux de mobilité [et] n'en seraient pas l'antithèse, mais le complément indissociable » (Michalon, 2008, p. 12), s'applique aux établissements pénitentiaires sous deux angles, selon que l'on prend en considération l'expérience des détenus ou celle de leur entourage, le point de vue de leur mobilité quotidienne ou celui de leur mobilité résidentielle.

L'enfermement lié aux mobilités : qui est « mobile » ? Qui est « immobile » ?

Si l'on observe la mobilité quotidienne, l'incarcération représente une expérience d'immobilisation pour les personnes détenues, impliquant une privation d'aller et venir et l'expérience d'un espace de vie organisé selon un principe de clôtures emboîtées (Milhaud, 2009). À l'inverse, l'incarcération représente une « épreuve de mobilité » pour leur entourage non-incarcéré (Touraut, 2009).

	Détenus	Entourage
Mobilité quotidienne	immobile	mobile
Mobilité résidentielle	mobile	immobile

En revanche, en observant les trajectoires résidentielles, l'incarcération représente pour les détenus un changement de résidence, voire une « transplantation de l'espace de vie » (Courgeau, 1988), car elle implique non seulement un changement résidentiel mais aussi un transfert - voire la disparition - des espaces de travail, de consommation, des relations sociales, etc. Si les détenus sont pénalement contraints à une mobilité résidentielle, on peut considérer que leur entourage reste généralement « immobile » du point de vue résidentiel (même s'il arrive que les dommages collatéraux de l'incarcération les obligent à déménager, en raison d'une diminution de leurs revenus, de la nécessité de s'installer plus près de la prison, de formes de rejet de la part du voisinage, etc.).

C'est donc l'articulation, tant synchronique que diachronique, de ces

formes de mobilité et d'immobilité que nous souhaitons interroger. Cette analyse s'appuie sur une recherche doctorale¹ qui aborde la prison comme un lieu de passage vers lequel convergent des parcours individuels divers. Dans cette perspective, nous cherchons à analyser le séjour en prison en lien avec les histoires résidentielles des personnes détenues afin d'observer les différentes manières d'habiter et de cohabiter dans l'espace carcéral (rapport pratique et symbolique à la cellule, aux espaces de circulation, à la cour de promenade, aux espaces d'activité, etc.) et le rapport à l'extérieur pendant le séjour en prison. Nous cherchons par ailleurs à mettre au jour les continuités, les interférences et les tensions qui s'instaurent entre le rapport à l'espace carcéral et les rapports résidentiels des personnes aux lieux antérieurement habités. Cette étude repose sur une enquête ethnographique menée en 2011 dans une Maison d'arrêt de banlieue parisienne où ont été réalisés des entretiens avec une quarantaine de personnes détenues dans l'établissement. Nous nous sommes par ailleurs entretenus avec des proches de détenus, rencontrés devant l'établissement, par internet ou dans d'autres contextes.

Précisons que ce travail porte sur une maison d'arrêt, c'est-à-dire un établissement pénitentiaire accueillant les prévenus (justiciables détenus en attente de leur jugement), les condamnés dont la durée de peine restant à purger est inférieure à un an, et les personnes condamnées à une peine plus longue qui sont en attente d'affectation dans un établissement pour peine (un centre de détention ou une maison centrale où est appliqué le principe du *numerus clausus*). L'établissement étudié se caractérise par la relative courte durée des peines purgées (30 % de la population détenue purge une peine de moins de six mois et 50 % une peine de moins d'un an), la jeunesse de sa population (40 % de la population détenue a moins de vingt-cinq ans) et la proximité de

son « recrutement » (50 % des détenus sont originaires du département, 93 % sont originaires de la région Île-de-France).

Pour analyser l'articulation entre mobilité et immobilité, nous adopterons dans un premier temps le point de vue des proches afin de montrer que, dans certains cas, l'immobilisation du détenu articulée à la mobilité quotidienne de son entourage produit un « système résidentiel » (Dureau, 2002) par-delà l'enceinte carcérale. Nous chercherons ensuite à mettre en perspective ces observations avec l'analyse des histoires résidentielles des personnes détenues afin de voir l'influence de l'entourage sur la manière dont elles vivent leur séjour en prison. Il s'agira finalement de montrer que l'incarcération met à l'épreuve la cohésion tant sociale que spatiale des groupes sociaux auxquels les personnes détenues appartiennent et la cohérence de leurs propres histoires résidentielles.

Murs étanches, murs poreux : la prison au cœur de systèmes résidentiels ?

La notion de « système résidentiel » nous permet de montrer que l'articulation entre l'immobilisation des détenus et la mobilité de leur entourage produit, dans certains cas, un *continuum* entre la prison et leur environnement résidentiel pré-carcéral. Avant d'interroger la pertinence de l'application de ce concept au phénomène étudié, nous nous proposons de décrire deux types de « systèmes résidentiels » à partir de deux cas exemplaires.

Système résidentiel « familial » : la famille Mansouri

Aïcha, vingt-quatre ans appartient à une « grande famille », dans laquelle la fratrie se compose de trois filles et trois garçons. Le benjamin est actuellement incarcéré pour la seconde fois, le cadet a fait un séjour de quelques mois il y a quatre ans, l'aîné a connu trois incarcérations. Elle évoque par

¹Projet soutenu par l'attribution d'une Allocation Doctorale Région Île-de-France.

ailleurs dans l'entretien la situation d'un de ses cousins, qui a été incarcéré à deux reprises. Depuis sept ans, Aïcha a donc quasiment eu en permanence un membre de sa famille en prison. Dès lors, la famille a intégré cette donne dans son organisation quotidienne.

Pendant le séjour en prison de chacun de ses frères, les rapports familiaux sont maintenus par l'intermédiaire des visites au parloir. La mère d'Aïcha s'y rend tous les quinze jours, alors qu'elle alterne avec ses sœurs « plus ou moins équitablement ». Il est arrivé à Aïcha et à sa mère d'effectuer les trajets pour se rendre au parloir en compagnie de sa tante, alors que son frère était incarcéré en même temps et dans le même établissement que son cousin. Leurs visites au parloir ont socialisé Aïcha, ses deux sœurs et sa mère aux normes qui régissent le fonctionnement des établissements pénitentiaires. Elles en maîtrisent les procédures : nécessité d'arriver en avance pour ne pas manquer l'ouverture de la porte, préparation des sacs de linge selon la réglementation stricte de chaque établissement, tenue vestimentaire facilitant le passage des contrôles de sécurité (ne pas oublier sa pièce d'identité, ne pas porter de bijoux ou de chaussures contenant des parties métalliques, laisser son téléphone portable dans les casiers). C'est la circulation du linge qui est au cœur de ces visites ritualisées (sortie du linge sale, entrée du linge propre, entrée/sortie de vêtements neufs ou adaptés à la saison, etc.).

Dans la famille Mansouri, les visites au parloir sont essentiellement une affaire de femmes : le père d'Aïcha « ne s'occupe pas des affaires de prison », son frère cadet se rend occasionnellement au parloir et son frère aîné n'a pas de permis de visite (Aïcha ne sait pas s'il n'en a pas fait la demande ou s'il n'a pas obtenu de permis de visite). À l'inverse, l'envoi des mandats² est géré par

les deux frères d'Aïcha. Cette dernière ne connaît pas le montant exact de la somme envoyée mais sait que sa mère y participe partiellement. Enfin, les appels téléphoniques entre les membres de sa famille et son frère incarcéré sont rares car la fréquence des visites au parloir semble suffire à la communication.

Système résidentiel « de voisinage » : la bande à Abdel

Abdel, vingt-quatre ans, a connu deux incarcérations, les deux amis qui l'accompagnent le jour de notre rencontre ont eux aussi connu la prison : ils s'y sont parfois retrouvés en même temps. Ils ont actuellement un ami incarcéré (Redha). Élargi à tout le quartier, leur réseau d'interconnaissance a toujours un ou plusieurs membres incarcérés.

Abdel et ses amis ne se rendent pas visite au parloir lorsque l'un d'eux est incarcéré. En effet, les permis de visite sont rarement accordés aux amis (surtout s'ils ont un casier judiciaire). C'est le téléphone portable (interdit en prison) qui leur permet de garder contact avec leurs amis détenus. Ainsi au moment de notre rencontre, ils ont des nouvelles presque quotidiennes de la prison, mais donnent aussi à Redha des nouvelles du quartier. S'ils disent ne pas avoir pratiqué personnellement l'envoi de colis par-dessus l'enceinte carcérale, ils décrivent cela comme une pratique très courante dans leur entourage. C'est de cette manière que l'une de leurs connaissances s'est spécialisée dans la logistique d'envoi des téléphones portables.

L'envoi de mandat n'est pas systématique et varie selon les périodes et les capacités financières de chacun, il est néanmoins considéré comme allant de soi. L'alternance des rôles d'« assisté » (la

²Toute personne ayant un permis de visite est autorisée à envoyer de l'argent par mandat *cash*. Cet argent permet aux détenus de « cantiner », c'est-à-dire

de procéder à des achats tels que des denrées alimentaires, le nécessaire pour correspondre (stylos, papier à lettres, enveloppes, timbres), des produits d'hygiène, des journaux et magazines, du tabac, etc.

personne détenue qui reçoit de l'argent) et d'« assistant » (la personne libre qui envoie de l'argent) est en effet présenté comme un « juste retour des choses » s'inscrivant dans un système de don et de contre don (Mauss, 1968).

Il semble finalement que tout événement notable se déroulant en prison est immédiatement su dans le quartier. Abdel relate par exemple l'anecdote d'un détenu ayant provoqué un blocage de l'établissement pendant une demi-journée après avoir mis le feu dans sa cellule. Apprenant cette nouvelle par téléphone, il prévient aussitôt une connaissance résidant dans son quartier qui comptait rendre une visite au parloir dans l'après-midi. Abdel et ses amis sont par ailleurs en mesure de dire que telle personne partage sa cellule avec telle autre personne, que le chef de tel bâtiment vient de changer de fonction au sein de l'établissement ou encore que le prix de certains produits vient d'être augmenté.

Du « système de mobilité » au « système résidentiel »

En faisant appel à la notion de « système » pour décrire ces arrangements relationnels, on cherche à souligner l'organisation induite par l'incarcération du membre de la famille ou du réseau d'interconnaissance. Ce système repose sur la circulation (physique ou « virtuelle », via les moyens de télécommunication) de l'entourage. Il est matérialisé par les échanges d'objets. Enfin, la circulation des informations sur la vie quotidienne dedans et dehors donne à voir le degré de transparence qui régit la relation de ces contextes résidentiels urbains et carcéraux.

Au-delà du « système de mobilités », on peut parler de « système résidentiel » lorsque le détenu, malgré son absence, reste omniprésent dans le quotidien de ses proches et lorsque ce système de mobilité s'inscrit dans la durée et n'est plus de l'ordre de l'événement. L'incarcération est alors

totale intégrée au mode de vie familial ou à celui du groupe d'amis du quartier.

Les systèmes résidentiels familiaux intégrant la prison s'observent dans les familles dans lesquelles un des membres voit ses séjours en prison se multiplier et a fini par imposer durablement ce mode de vie dans l'organisation familiale. C'est aussi le cas des familles dans lesquelles plusieurs membres se sont retrouvés successivement ou concomitamment en prison. Ce type de système résidentiel se caractérise par un clivage de genre (les femmes dehors-mobiles, les hommes dedans-immobiles) et une interchangeabilité des rôles de détenus et de proche de détenus lorsque les membres d'une même famille se relaient en prison.

Le système résidentiel de voisinage repose sur les incarcérations successives ou simultanées de personnes appartenant au même réseau relationnel de voisinage. Il se caractérise par une mobilité résidentielle interne qui implique que les statuts de détenu et de proche de détenu sont interchangeables dans le groupe de pairs. On constate une démultiplication des sources de contact entre l'intérieur et l'extérieur par la présence, en détention, d'autres personnes originaires des mêmes contextes résidentiels pré-carcéraux et, parallèlement, la présence dans le voisinage d'autres personnes ayant un proche incarcéré. C'est une forme de transparence qui régit la relation de ces contextes résidentiels urbains et carcéraux : ce qui se passe en prison peut avoir des conséquences à l'extérieur et inversement.

Dans le contexte d'incarcération, la production d'un système résidentiel relève donc d'une forme de résistance collective à la séparation imposée par la peine de prison, résistance plus « tactique » que « stratégique »³. Ce détournement de la

³Pour Michel De Certeau (1990), la stratégie est un « geste cartésien, si l'on veut : circonscrire un propre dans un monde ensorcelé par les pouvoirs invisibles de l'Autre » (p. 59). Le stratège dispose d'un contre-pouvoir et s'attache à distinguer un lieu du pouvoir et

fonction d'enfermement et d'isolement de l'enceinte carcérale via la constitution d'un système résidentiel par-delà les murs est finalement une manière de s'approprier collectivement (de la part des détenus et de leurs proches) la discontinuité spatiale qui leur est imposée et ainsi d'assurer la cohésion du groupe social. De fait, nombre de détenus connaissent une situation intermédiaire qui articule un système résidentiel familial et un système résidentiel de voisinage associé à la prison. Les frères des détenus jouent alors un rôle de pivot entre la sphère familiale et la sphère relationnelle de voisinage.

L'incarcération dans les histoires résidentielles

Nous souhaitons maintenant mettre en perspective ces observations sur le rôle de l'entourage avec les récits de vie résidentielle recueillis en détention et ainsi passer de l'expérience des proches à celle des détenus.

Pour ce faire, nous nous appuyons sur les notions de « primarité » et de « secondarité » développées par Jean Rémy à partir de l'expérience touristique. Elles renvoient à l'opposition entre « mode majeur » et « mode mineur » de la scène sociale (Piette, 1998) ou encore entre « scène » et « coulisse » (Goffman, 1973) et permettent notamment d'analyser deux espaces résidentiels dans leur relation, leur similitude, leur opposition ou leur complémentarité. L'espace de primarité est « le lieu du sérieux, des affaires importantes, de la visibilité, du contrôle public. L'autre [l'espace de secondarité] est un espace non transparent au premier dans lequel on prend distance, on explore les possibles, on élabore des alternatives par rapport à ce qui est admis » (Rémy, 1993). Appliquées à

l'expérience de l'incarcération, ces notions nous permettent d'analyser la signification subjective que revêt la prison en lien avec l'extérieur.

Trois types d'expériences de secondarité en l'absence de système résidentiel

Pour une partie des personnes détenues, la prison ne s'inscrit pas dans un système résidentiel : leur incarcération est de l'ordre de l'événement biographique (même s'il peut être amené à se répéter), leurs contacts avec leurs proches restés à l'extérieur sont limités pendant leur séjour en prison. Dans cette perspective, la prison est vécue comme un espace non-transparent par rapport à l'espace résidentiel habituel (l'espace de primarité), impliquant l'endossement de rôles sociaux plus ou moins inédits dont les modalités sont réglées dans le cadre strict de l'institution. Leur rapport à la prison renvoie donc à une forme de secondarité qui introduit une rupture entre la façon dont est vécu l'espace-temps du quotidien et l'espace-temps carcéral. Ce dernier contraint l'individu à s'affranchir momentanément des cadres matériels mais aussi symboliques de cette vie sociale et le pousse à prendre de la distance vis-à-vis des rôles sociaux habituels.

Si pour chaque personne détenue l'expérience de la prison représente un épisode spécifique de la biographie, celui-ci n'a pas le même sens selon le parcours de vie antérieur, le positionnement de l'incarcération dans la trajectoire sociale, l'âge et le statut social de chacun. Pour dégager les significations du séjour en prison tel qu'il est mis en récit dans les histoires résidentielles des personnes détenues, ont été prises en compte les formes narratives et les figures analogiques convoquées pour rendre compte de l'incarcération comme « transplantation de l'espace de vie ». Celles-ci ont ensuite été mises en perspective avec les éléments factuels de la trajectoire résidentielle pré-carcérale.

du vouloir propre. « Par rapport aux stratégies, j'appelle tactique l'action calculée que détermine l'absence d'un propre. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre [...] Il lui faut utiliser, vigilante, les failles que les conjonctures particulières ouvrent dans la surveillance du pouvoir propriétaire » (p. 60-61).

L'exil : « c'est vraiment un pays différent que je visite »

Ces personnes adoptent le registre du déracinement et du dépaysement pour décrire leur expérience carcérale. Elles décrivent ainsi une forme d'altération identitaire : *c'est vraiment un pays différent que je visite, que je connaissais pas. C'est pas grave, c'est juste différent. J'ai pas dit que c'était mieux ou pas bien. Mais c'est différent. Oui. C'est exotique. [...]* Une directrice à Bois d'Arcy avait dit *"je comprends pas, vous êtes assez intelligent, vous devriez pouvoir vous adapter"*. Je me suis adapté dans ma carrière aux Antilles ou en Asie, mais ici j'arrive pas à m'adapter comme j'ai réussi autre part.

Ces personnes vivent leur séjour en prison comme une période d'exil, en rupture par rapport au reste de leur histoire résidentielle. Il s'agit essentiellement de personnes qui connaissaient, avant leur incarcération, une trajectoire résidentielle « classique » (c'est-à-dire que ces personnes ont occupé divers logements, en tant que locataires ou en tant que propriétaires). En prison, elles ont un rapport fonctionnel et normé à l'espace carcéral qu'elles décrivent comme inhabitable.

Le « break » : « une fois c'est ta punition, deux fois c'est ta correction, trois fois c'est ta maison »

Ce deuxième type de récits fait appel au registre de la retraite (*break*) et de l'ancrage pour décrire leur expérience carcérale qui renvoie alors à une forme d'incorporation du contexte carcéral : *Je l'ai toujours dit : une fois c'est ta punition, deux fois c'est ta correction, trois fois c'est ta maison. Mais après la question, c'est la sortie... c'est la sortie qui chamboule tout [...]* [La dernière fois que je suis sorti], je savais pas quoi faire. J'allais voir mes amis, mais j'étais perdu, j'étais plus dans mon monde. Mon monde pour moi, c'est la prison.

Ces personnes connaissent des trajectoires accidentées, marquées par un ou plusieurs séjours dans des institutions autres que la prison (Centre d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS), foyer de jeune

travailleur, hôpital psychiatrique) et par des séquences résidentielles très précaires (rue, voiture, hôtel à la journée, hébergement temporaire par des proches). Elles connaissent une carcéralisation de leurs modes de socialisation résidentielle. Ayant connu plusieurs expériences carcérales, elles ont en effet développé, par des allers-retours routiniers et/ou un ancrage plus durable, un rapport familial à l'espace carcéral.

Le passage : « La prison... c'est pas la prison, c'est plus comme une colonie de vacances »

Ces personnes insistent sur le caractère transitoire de leur séjour en prison qu'elles décrivent comme une parenthèse. Elles convoquent le registre du détachement pour décrire leur expérience carcérale : *Ici c'est chacun son mode de vie, c'est comme dehors ! On supporte, ça va... Bon, on n'a pas le choix en même temps ! Mais ça va, c'est pas pour la vie, on sait que ça va pas durer. On s'organise comme on peut : le sport, les parloirs, les promenades... Ça va, on bouge, le temps passe tranquille... [...]* J'ai changé beaucoup de cellules quand même [depuis que je suis incarcéré]. C'est bien, ça fait du bien parce que... ça change, ça bouge !

Ces personnes, en « contexte de passage à l'âge adulte » (Galland, 1996), vivent le passage en prison comme une expérience plus ou moins inéluctable, décrite comme une situation intermédiaire pouvant aussi bien entériner un mode de vie passé qu'amorcer un nouveau mode de vie à venir. Elles ont connu une ou deux expériences carcérales, généralement pour des peines n'excédant pas une année. Si la plupart d'entre elles cohabitent habituellement avec leur famille d'orientation, quelques-unes ont pu être amenées à occuper un logement autonome. Ces tentatives de décohabitation apparaissent toutefois fragiles et ont souvent été mises à mal par une précédente incarcération, une rupture conjugale, des difficultés financières. Elles ont globalement un rapport détourné à l'espace carcéral.

L'inscription de la prison dans un système résidentiel : un rééquilibrage de la balance primarité/secondarité

Chez les personnes pour qui la prison ne s'inscrit pas dans un système en lien avec l'extérieur, c'est avant tout la dimension biographique de l'expérience qui détermine le sens de leur séjour en prison. Concernant les personnes pour lesquelles il existe un *continuum* entre la prison et leur environnement résidentiel pré-carcéral, on opère un élargissement de focale : à celle du « temps biographique » se combine la focale « vie quotidienne » car l'extérieur reste significatif dans la manière dont est vécue l'expérience à l'intérieur même de la prison.

La relative transparence de l'enceinte carcérale renforce le caractère « primaire » de l'espace carcéral en atténuant la rupture vis-à-vis des rôles sociaux quotidiens. Si les rôles sociaux familiaux ne sont pas importables en détention, ils sont entretenus par-delà l'enceinte carcérale et continuent malgré tout à déterminer les pratiques et la représentation de soi des personnes détenues. L'endossement des rôles sociaux de voisinage en prison est à l'inverse rendu possible par la présence en détention d'autres personnes originaires des mêmes quartiers et la circulation des informations (notamment des réputations) de part et d'autre des murs.

On souhaite alors montrer en quoi l'entourage, au travers d'un système de mobilité ou d'un système résidentiel par-delà l'enceinte carcérale, infléchit la façon dont les détenus vivent leur séjour en prison.

Un sentiment d'ubiquité résidentielle

Le soutien de l'entourage, concrétisé par l'existence d'un système de mobilité par-delà les murs, a diverses conséquences sur la vie quotidienne des détenus. Il apporte tout d'abord un certain nombre d'avantages matériels en leur assurant un confort relatif (mandats pour cantiner, objets pour personnaliser sa cellule, vêtements

permettant de « rester soi-même »). Il confère aussi des avantages statutaires, par le respect et l'estime des autres détenus (être « assisté » par ses proches c'est « être quelqu'un »). La régularité des visites reçues au parloir signifie par ailleurs la force du soutien de l'entourage et procure des repères temporels pour rythmer le temps vide du quotidien en prison. Partager sa peine avec son entourage apporte ainsi un certain soulagement, même si cela peut aussi être source de culpabilité. Le quotidien des personnes ainsi soutenues par leurs proches tend à être orienté vers l'extérieur. Pour les personnes qui en possèdent un, le téléphone portable devient central dans l'organisation de leurs journées et dans leur façon de passer le temps. Plus globalement, les liens maintenus avec l'extérieur permettent d'avoir la sensation d'y être toujours actif. C'est par exemple le cas de Kevin qui, très proche de ses « petits cousins et petites cousines » quand il était à l'extérieur, est resté en contact quasi-quotidien avec eux par téléphone. Il s'investit dans leur éducation et continue de tenir ce rôle dans la famille malgré son absence. Ainsi, sa mère lui demande (au parloir) de sermonner (par téléphone) sa cousine qui « parle mal », a de mauvaises notes et rencontre des difficultés avec son instituteur à l'école.

Les déplacements des proches induits par l'incarcération peuvent aussi être un moyen pour le détenu de s'extraire « par procuration » du contexte carcéral. Par exemple, Medhi a « envoyé » son frère au mariage d'un ami et lui en demande un récit détaillé, ou encore Alexandre, qui emmenait ses cousins à leur entraînement de foot et qui a été remplacé par sa mère : il suit malgré tout leurs progrès de très près, via les comptes rendus qu'elle lui en fait au parloir.

Ces récits laissent finalement transparaître un sentiment d'« ubiquité résidentielle », de « présence à distance » qui se traduit par les expressions du type « garder un pied, un œil, ou encore la tête dehors ».

L'exil limité

Dans les récits de type « exil » décrits précédemment, la prison est vécue et décrite comme un « autre monde », un « univers à part », qu'il est inconcevable de rapprocher d'une autre expérience ou d'un autre contexte. On est dans l'ordre de l'exceptionnalité. Aucune de ces personnes ne connaît une expérience carcérale s'inscrivant dans un « système résidentiel », qu'il soit familial ou de voisinage : il existe une réelle opacité entre la prison et l'extérieur. À l'inverse, les personnes pour lesquelles la prison s'inscrit dans un *continuum* avec l'extérieur ne décrivent pas ce sentiment de dépaysement : elles relatent une arrivée moins choquante en prison et paraissent déjà familiarisées à cet univers, soit par leur propre expérience, soit par celle de certains membres de leur entourage. Retrouvant en détention des personnes qu'elles connaissaient déjà, elles sont entourées et soutenues dans leur insertion dans le milieu carcéral. De même, leur récit ne décrit pas de sentiment de déracinement : les liens maintenus avec l'extérieur semblent freiner les effets de la « déculturation », cette perte des habitudes courantes liée à la vie en institution (Goffman, 1972, p. 55).

Du « break » à la bipolarisation de l'histoire résidentielle

Ce type de récit concerne les personnes qui ont connu de nombreux (et parfois longs) séjours en prison et ont pu construire et conserver une situation résidentielle relativement stable à l'extérieur (logement personnel occupé par la conjointe ou les parents pendant les séjours en prison, liens maintenus avec les réseaux de sociabilité associés au quartier malgré les absences répétées). On observe ainsi une bipolarisation de l'histoire résidentielle : les trajectoires, carcérale et résidentielle, évoluent parallèlement tout en étant intrinsèquement liées. Leurs récits mettent alors quasiment sur le même plan les séquences résidentielles passées en prison et à l'extérieur : les premières ne représentent

plus une rupture par rapport aux autres expériences mais en sont le complément indissociable.

Par le passé, Manuel a connu de nombreux établissements pénitentiaires partout en France : sa femme déménageait à chacun de ses transferts. À l'heure actuelle, la vie familiale de Manuel a été organisée de telle sorte que ses séjours en prisons ne la perturbent pas outre mesure. Il vit dans un appartement quand ses enfants sont chez leurs mères dont il est séparé, mais s'installe dans un pavillon qu'il a acheté à sa mère quand il reçoit ses enfants le week-end et pendant les vacances. Quand il est en prison, sa mère continue de recevoir ses enfants au même rythme. Il explique ainsi : *Que je sois ici ou dehors, ça change rien. Je me suis fait à l'idée, totalement. To-ta-le-ment.* (La prison c'est un monde dans lequel il est possible de vivre alors... ?) *Complètement, ouais. Pour moi et pour mes enfants. [Pour eux] je pense que ça va, dehors ils ont ce qu'il faut.*

Du passage à la circulation

Ce type de récit concerne les personnes dont d'autres membres de la famille ou du voisinage ont déjà fait l'expérience de la prison avant ou en même temps qu'eux. Signe d'une moindre distance ressentie, voire d'un télescopage entre l'univers carcéral et leur univers résidentiel habituel, ces personnes apparentent leur passage en prison à une expérience étrangement familière : *On se retrouve comme au quartier mais avec d'autres têtes en plus ! En fait, on a tellement de proches qui y sont allés avant nous, qu'après, il y a plus de surprise quand on arrive en prison. C'est ce qu'on attend... on a ce qu'on attend.* Dans cette perspective, un détenu compare cette expérience avec l'entrée au collège : même passage obligatoire (*Moi ça me fait penser au collège, quand mes frères me parlaient du collège et que moi, j'étais en primaire*), mêmes rapports avec les détenus ou les surveillants ayant déjà vu passer ses frères (*Et puis [en prison] les surveillants, ils les [ses frères] connaissaient déjà. Et puis y avait aussi des copains à eux [qui étaient détenus], donc j'étais pas perdu,*

non, non. Comme quand t'arrives au collège j'te dis !).

Ces récits soulignent la continuité des rapports sociaux dedans/dehors : rapports entre détenus (rapports de domination faisant plus ou moins écho au « code de la rue » (Mauger, 2006)), rapports aux forces de l'ordre (policiers dehors, surveillants dedans) mais aussi rapports résidentiels (cohabitation avec des connaissances de son milieu résidentiel d'origine). L'intérieur et l'extérieur sont perçus comme deux contextes résidentiels régis par le principe des vases communicants : le passage ne renvoie plus à l'idée de transition mais à celle de circuit fermé. Ces personnes ne convoquent plus seulement le registre du détachement pour décrire leur expérience carcérale mais celui de la désingularisation, soit un sentiment d'appartenance à une communauté de destin, qui annihile le caractère individuel de l'expérience vécue.

Conclusion

Il s'agissait donc ici de prendre en compte différentes échelles de mobilités (résidentielle et quotidienne), de différentes personnes (les détenus et leur entourage) dans une perspective biographique. Considérant l'incarcération comme une épreuve d'immobilité forcée pour les détenus et une épreuve de mobilité pour leurs proches, nous avons fait appel aux notions de « système de mobilité » et de « système résidentiel » pour décrire l'articulation de ces deux types d'expériences. En nous intéressant plus particulièrement aux situations où l'entourage est présent et actif auprès de la personne détenue, nous cherchions à souligner l'importance de leur rôle dans la façon dont les détenus vivent leur séjour en prison. Ce rôle renvoie globalement au processus de socialisation résidentielle. Dans une perspective diachronique, l'entourage joue un rôle dans la familiarisation à l'univers carcéral, avant même le premier séjour en prison (exemple : fratrie, amis dans

le voisinage) et la production d'un « effet de chaîne », les membres d'un même groupe social se relayant ou se retrouvant en prison. Cela a pour conséquence de limiter le caractère dépayçant de l'expérience carcérale. Dans une perspective synchronique, on constate que l'entourage resté à l'extérieur influence au quotidien la façon dont les détenus vivent leur séjour en prison, ce qui limite notamment l'effet déracinant de l'expérience carcérale sur ces derniers.

Lucie Bony

Doctorante en géographie

Centre de Recherche sur l'Habitat (Lavue - UMR 7218), Laboratoire d'Analyses Socio-anthropologiques du Contemporain (Sophiapol - EA 3932).
lucie.bony@gmail.com

Bibliographie

- Authier, Jean-Yves ; Lévy, Jean-Pierre (2002) L'étude des rapports résidentiels des citadins : une approche compréhensive des mobilités en milieu urbain, in Lévy, J.P. ; Dureau, F. (dir.) *L'accès à la ville. Les mobilités spatiales en questions*, Paris, L'Harmattan, pp. 329-354.
- De Certeau, Michel (1990) *L'invention du quotidien. Tome 1 : arts de faire*, Paris, Gallimard, 347 p.
- Courgeau, Daniel (1988) *Méthodes de mesure de la mobilité spatiale : migrations internes, mobilité temporaire, navettes*, Paris, INED, 322 p.
- Dureau, Françoise (2002) Les systèmes résidentiels : concepts et applications, in Lévy, J.P. ; Dureau, Françoise (dir.) *L'accès à la ville. Les mobilités spatiales en questions*, Paris, L'Harmattan, pp. 355-382.

Galland Olivier (1996) L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques, *Sociologie et sociétés*, vol. 28, n°1, pp. 37-46.

Goffman, Erving (1972) *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Éditions de Minuit, 452 p.

Goffman, Erving (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne. 2: les relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, 376 p.

Mauger, Gérard (2006) *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin, 252 p.

Mauss, Marcel (1973) Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques, in Mauss, M., *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, pp. 149-279.

Michalon, Bénédicte (2008) *Les dispositifs de l'enfermement. Approche territoriale du contrôle politique et social contemporain*, TerrFerme, Programme ANR Jeunes Chercheurs, 22 p.

Milhaud, Olivier (2009) *Séparer et punir. Les prisons françaises: mise à distance et punition par l'espace*, Bordeaux, Université Bordeaux 3, 368 p.

Th. Doct : Géogr. : Bordeaux : 2009.

Piette, Albert (1998) De la distance au rôle au mode mineur de la réalité : contribution à la sociologie de l'interaction, *Information sur les Sciences Sociales*, vol. 37, n°2, pp. 275-297.

Rémy, Jean (1993) Conflit et urbanité. La morphologie de l'habitat comme ressource sociale, *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, n°20, pp. 166-176.

Touraut, Caroline (2009) Entre détenu figé et proches en mouvement. L'expérience carcérale élargie: une épreuve de mobilité, *Recherches familiales*, vol. 6, n°1, pp. 81-88.